

L'è grand écrivain colombien publie un nouveau roman

# Les vaisseaux

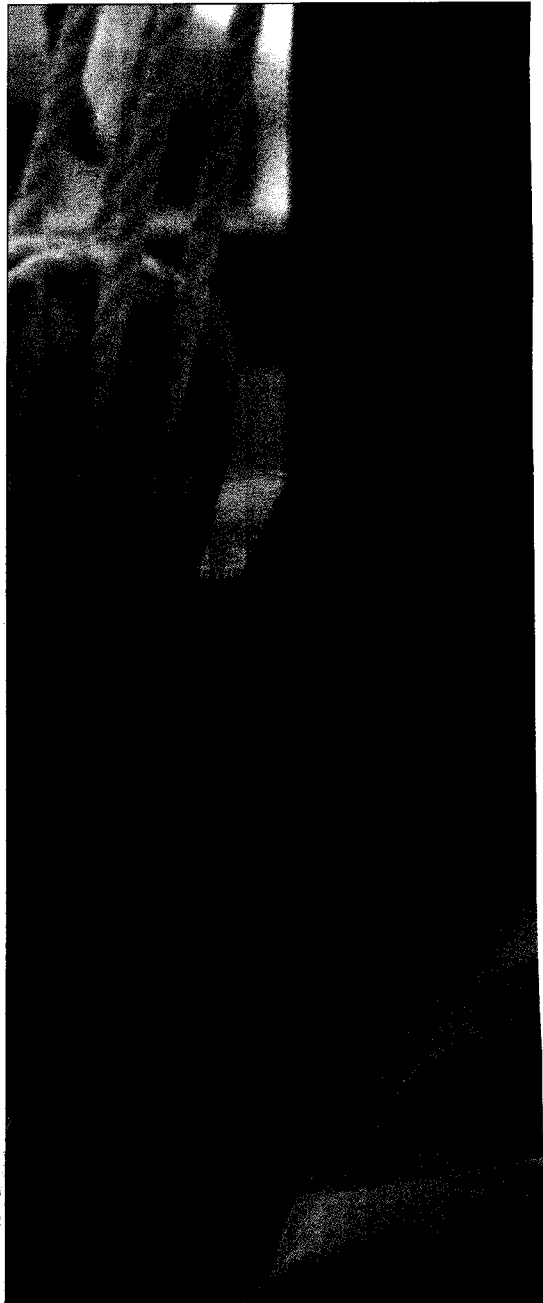
*Les errances et les aventures sont pour ce romancier-poète toujours initiatiques. Avec « Abdul Bashur, le rêveur de navires », il nous entraîne, à travers « le désordre éternel de la mer », dans le plus beau voyage : celui de l'amitié*

Comment faire, dans notre monde grillagé de frontières et de lois discordantes, pour perpétuer l'errance des nomades, continuer l'aventure, inaugurer des mythes ? La littérature, n'est-ce pas, serait le dernier refuge, après la formule parfaite du Martini dry. La littérature d'Alvaro Mutis, par exemple, ce voyage par la pensée dans les géographies ultimes qui font de chaque escale un lieu sacré, frémissant d'inconnu. La littérature permet de braver les lois sans en encourir les foudres. Ses prisons de papier, ses tempêtes d'imprimerie, ses pirates métaphoriques offrent au lecteur frustré d'horizons le frisson du grand large délesté de ses détails pratiques et de ses effrayants périls. On peut recenser, en l'espace de quelques pages d'un roman d'Alvaro Mutis, « Ilona vient avec la pluie » par exemple, une vingtaine de références géographiques : de Trieste à la Macédoine en passant par la Pologne, des pluies des Flandres aux altitudes andines, de Chypre à l'île de Man, en ferry naturellement, une salle d'attente en Bretagne, puis Rabat, Genève, Alicante, le Pérou, Oslo, l'Afrique du Sud, puis une veuve hongroise rencontrée aux Canaries, enfin la langueur moite de Cristobal à Panama...

On ne voyage nulle part aussi vite que dans la littérature : il suffit de tourner la page. Mutis traite les lieux comme des personnages, sa manière de les insérer dans l'histoire fait résonner leurs majuscules, libère leur atmosphère. Au fil des pages, ce délire géographique prend la dimension d'une odyssee aux étapes initiatiques. Ce tour du monde accéléré fait tourner les points cardinaux, vaciller les méridiens, exploser les décalages. On se prend à imaginer une Amérique asiatique, une Afrique nordique, une Océanie tropicale. Même Genève prend un parfum de mystère... Sur le même rythme implacable, les héros de Mutis collectionnent les destins : éboueur, portier de bordel, comptable, docker, infirmier, trafiquant, barman, capitaine, armateur, mécanicien sur un navire en train de sombrer... Chaque fois une nouvelle vie, une atmosphère, quelques phrases suffissent et une aventure pourrait démarrer, un

nouvel affluent pour le fleuve romanesque... Chacun de ces épisodes, dont certains sont à peine mentionnés, pourrait faire l'objet d'un roman supplémentaire. C'est ainsi que les héros de Mutis, du simple fait qu'ils cumulent un nombre d'aventures bien trop vaste pour une existence ordinaire, acquièrent une stature spéciale, une sorte de grandeur. Puis, par la grâce poétique, les objets eux-mêmes se haussent à la dimension mythique. Maqroll le gabier, dans « Ilona », embarque sur « un cargo peint en un jaune rageur, comme je n'en avais vu que sur la gorge des toucans de Carare ».

On ne sait jamais où ce mouvement perpétuel va se calmer. Et puis, quelque part en Europe, en Amérique, à Saïgon ou à Madrid, Mutis accepte de souffler : gros plan sur l'histoire en cours, ici celle d'Abdul Bashur l'ami levantin, présent dans toute l'œuvre « comme un ange gardien dont l'absence fait souffrir », enfin promu héros principal à l'égal de Maqroll et encore grandi, encore plus mystérieux, une sorte de demi-dieu trop humain dont on pressent la douceur. Abdul Bashur est ce rêveur de navires à la recherche du cargo parfait, de la forme idéale de l'errance : une sorte de dandy absolu incarnant la désinvolture. Ce qui caractérise Bashur, c'est sa générosité vigilante, inspirée, instinctive : Maqroll a besoin d'argent, à l'autre bout du monde ? Bashur l'a deviné, l'a su avant son ami, a envoyé un mandat par la valise diplomatique grâce à un consul marocain qu'il a rencontré à Copenhague. Il compromet pour cela sa nouvelle affaire de transports maritimes ? Peu importe... « Mon frère Leopoldo me l'avait dit : "Tu ne t'occupes pas assez de Bashur ! explique Alvaro Mutis. Ce n'est pas un personnage secondaire, ne le néglige pas ! Tu dois raconter ses aventures, ce sera utile pour Maqroll"... Je lui suis profondément reconnaissant de m'avoir dit cela. Mon frère était mon ami et ce livre lui est dédié. Juste avant de mourir, il m'a dit : "Je suis content. Bientôt, je serai avec Abdul." » Pour Mutis, mettre enfin Bashur-Leopoldo au premier plan, c'est reconnaître que le sujet de ses livres n'est pas l'aventure elle-même : mais l'amitié, cette amitié forte, fabuleuse, indestructible, que l'aventure appelle et rend possible, ce fil invi-



Ulf Andersen-Gamma

sible qui relie les êtres à travers « le désordre éternel et fantasque de la mer », voire le désordre éternel de la mort. Car l'amitié, c'est avant tout la fête : le bon vin, l'amour l'après-midi, les embruns partagés. Nulle jalousie entre Maqroll et Abdul, qui sont tous deux les amants d'Ilona : à côté de la tendre sérénité de leur trio, les marivaudages de « Jules et Jim » semblent bien enfantins. La béné-

# fantômes d'Alvaro Mutis



Alvaro Mutis, 73 ans, se considère comme « le plus jeune romancier du monde ». Longtemps poète, il n'a publié son premier roman, « la Neige de l'amiral » (Grasset, prix Médicis étranger 1989), qu'en 1985. Il vit aujourd'hui à Mexico.

diction de l'amitié transcende les océans, contourne les lois, résout les problèmes et ne néglige aucun détail. Avec son allure de calife incognito, Abdul Bashur vient chercher Iona et Maqroll à Panama sur le « Fairy of Trieste », son nouveau cargo. Dans la cave, il a mis au frais du vin de Tokay...

Colombien, Mutis a vécu une partie de son en-

## Vive la prison !

*Alvaro Mutis est heureux d'avoir pu faire l'expérience de la prison, qui lui a fourni certaines tonalités essentielles à son œuvre*

« En tant que chef des relations publiques de la Standard Oil en Colombie, j'avais la gestion d'un budget compliqué et j'ai détourné pas mal de fonds destinés aux dames patronnesses et autres institutions charitables. C'était le seul moyen d'aider mes amis aux prises avec la dictature militaire. Un jour, j'ai été sincèrement étonné d'apprendre que j'avais commis un délit très grave. Un ami avocat m'a conseillé de m'enfuir : « Si tu n'es pas parti dans les vingt-quatre heures, tu vas te retrouver en prison. » Je me suis envolé pour Mexico, où mes amis Octavio Paz et Carlos Fuentes m'ont accueilli. Mais le gouvernement militaire a demandé mon extradition et je me suis retrouvé derrière les barreaux du Palais-Noir de l'Ecumberri à Mexico. Puis le gouvernement militaire colombien est tombé ; j'avais des amis dans le nouveau gouvernement ; ils ont annulé le procès.

La prison m'a permis de donner à Maqroll une présence humaine. Au début, c'était un alter ego avec plus d'expérience. Il était plus âgé que moi. J'écrivais une poésie d'un amer désespoir. Je ne crois toujours pas en l'espoir, d'ailleurs. C'est l'espoir qui fait souffrir. Ce séjour de quinze mois fut important mais non décisif. A 33 ans, j'avais déjà une philosophie personnelle de la vie. En prison, j'ai fait une psychanalyse qui a certainement marqué mon œuvre. En prison, comme à la guerre, tout mensonge et toute illusion finissent. La vérité éclate. Je suis de bonne famille, cultivé, riche, que sais-je encore. Mais ce qui arrive est réel, la boue des tranchées, les obus qui pleuvent, et ma carte de visite n'y change rien si j'ai encore plus peur que le paysan d'à côté. Je ne suis pas un héros. J'ai gaspillé de l'argent, souvent. Je n'ai même pas fini mes études. J'ai passé mon bachot entre le billard et la poésie. Je suis né dans une famille de planteurs de café. Dans ce milieu, on vivait millionnaire et on mourait pauvre. Mes parents voyageaient en Europe, en Belgique, en France. A 12 ans, je faisais naviguer mon voilier sur le bassin du Luxembourg. Je connais beaucoup de villes, mais Paris, c'est autre chose, Paris est inimitable, n'est-ce-pas... ? » *Propos recueillis par C. D.*

fance en France puis voyagé dans le monde entier grâce à son poste de chef de publicité à la Standard Oil. Ses romans sont nés du trop-plein d'inspiration qui faisait déborder ses poèmes (réunis dans « les Eléments du désastre »). « La Neige de l'amiral » ne date que de 1985, alors qu'il a commencé à écrire des articles et des poèmes à 16 ans, en 1939. « *Je suis le romancier le plus jeune du monde !* », dit-il en riant.

Dès lors, ses romans, comme l'océan, brassent tous la même eau, transportent les mêmes personnages et racontent tous, différemment trousseée, cette songerie héroïque que partagent les travailleurs de la mer avec les aventurières dans les ports. Ses héros font la tournée des bars, perfectionnent les cocktails, traînent au bord d'une piscine, passent des semaines à remplir des formulaires pour faire libérer un ami, ouvrent un bordel peuplé de fausses hôtesse de l'air, achètent un bateau, transportent une cargaison d'armes, montent des affaires louches, toujours à la limite de la légalité, tout en s'émerveillant de la complexité labyrinthique de leurs propres vies. Bien entendu, toutes ces entreprises que l'on pourrait trouver dans un polar ordinaire ne sont dans cette œuvre énigmatique que « *des activités annexes difficiles à définir* » : l'essentiel est ailleurs.

Abdul Bashur, l'ami, le généreux, est confronté dans ce roman à l'incarnation du mal absolu, Tirado, un homme au « *visage de Habsbourg chlorotique* » qu'on appelle Brise-Miroirs et qui a une vocation d'assassin. Il attire Abdul dans son domaine, en pleine jungle, pour lui proposer un marché. Abdul a beau lui opposer « *le calme d'un cheikh négociant le passage d'un oléoduc* » (l'humour de Mutis ne désarme jamais), il n'en est pas moins terrifié. Non qu'il ait tellement peur de mourir : il veut bien mourir en mer, mais cette mort-là, cette mort minable, assassiné par cet être repoussant ? Non, ce n'est pas pour lui, ce n'est pas la mort qui convient à Bashur le magnifique. « *La mort, venant de ces mains-là, ce n'était pas la mort qui vous attendait depuis toujours, la mort à laquelle on se prépare pendant toute une vie, depuis l'instant même de la naissance. Chacun de nous cultive, choisit, irrigue, taille, modèle sa propre mort.* »

Abdul Bashur mourra, comme Moïse, sans entrer dans sa Terre promise : d'un accident d'avion à quelques mètres de l'antique tramp steamer construit dans les ateliers de Belfast au début du siècle que Maqroll a trouvé à Funchal. Une merveille. Son excellent moteur Diesel fabriqué à Kiel, de marque Krupp-Mac, devrait lui permettre de sillonner encore les mers à bord de quelques romans de marque Mutis... « *Un amoncellement de ferrailles tordues et de débris carbonisés s'élevait au bord de la mer encore agitée par la tempête. Au loin, dans une petite anse, se dessinait la silhouette de l'élégant tramp steamer, la coque peinte en noir avec une mince frange rouge cadmium à la hauteur du pont supérieur. Le château et la section des cabines resplendissaient d'un blanc qui paraissait avoir été peint la veille. Nous restâmes un long moment à contempler cette apparition, qui nous semblait comme un message indéchiffrable des dieux.* »

Combien de vaisseaux fantômes encore en partance, dans les cales mystérieuses du capitaine Mutis ?

**CATHERINE DAVID**

« Abdul Bashur, le rêveur de navires », par Alvaro Mutis, traduit de l'espagnol par François Maspero, Grasset, 248 pages, 110 F.

Alvaro Mutis raconte son expérience de la prison dans « le Dernier Visage », Grasset.